

Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a manuscript or a collection of verses. The text is written in black ink on a light-colored background. The script is highly stylized and difficult to read due to its density and the overlapping of lines. The text appears to be a collection of verses or a continuous passage, possibly related to religious or historical themes. The lines are closely packed together, and the overall appearance is that of a well-used, aged document.



Notas de leitura

L'Ultramar intéresse-t-il les éditeurs portugais?

René Pélissier

pp. 281-296

Généralités et regroupement de plusieurs pays

Sans que cela soit une règle absolue, il est fréquent que les rapatriés de conflits coloniaux – ainsi que leurs descendants – et surtout les anciens combattants, se plaignent d'être oubliés, voire méprisés, par la société dans laquelle ils se sont réinsérés tant bien que mal, après leur «retour». Pour les démobilisés cela varie évidemment selon la nature et l'ampleur de la guerre dans laquelle ils ont été impliqués, selon aussi la psychologie nationale, l'intensité de la participation de la population, de même que des combats, des pertes et de la durée de la guerre et de ses objectifs. Le facteur prépondérant semble être la réponse à cette double question: a-t-on vaincu (et gagné) ou perdu la guerre et valait-elle de tels sacrifices? Il faut naturellement comparer entre d'une part une guerre patriotique comme celle conduite par la Belgique et la France en 1914-1918, ou l'URSS contre l'Allemagne nazie et ses alliés, et d'autre part une guerre coloniale comme celle des Portugais en 1961-1974 ou des Français en Indochine et en Algérie, et aussi une guerre foncièrement idéologique telle que celles des Etats-Unis au Vietnam ou de l'Afrique du Sud en Angola nous en offrent l'exemple. N'évoquons même pas les combinaisons de motivations possibles qui sont attestées dans maints conflits.

Bref, pour ce qui est des anciens combattants portugais, ils ne sont pas les seuls à s'estimer maltraités par la nouvelle société *post-bellum*, et un observateur étranger ne vivant pas dans cette société n'est pas le mieux placé pour évaluer la pertinence ou non de cette impression. Il a un simple outil très imparfait à sa disposition: l'importance de l'*antigo Ultramar* dans la presse et l'édition actuelles. A en juger de par les rafales de textes, la source ultramarine n'est pas tarie, loin de là, au Portugal. Qu'on en juge!

O jornalismo português e a guerra colonial¹ est un livre important qui nous replonge dans les marécages nauséabonds d'une fin d'empire récalcitrant, le tout dans un contexte autoritaire qui jusqu'au bout se sera battu pour prétendre, contre toute vraisemblance, que le cas portugais était unique. Il fallait intoxiquer l'opinion publique de la métropole et museler l'information contraire. Quoi de plus efficace alors que la PIDE (et la censure) dans le panorama institutionnel de la fin du salazarisme? En réunissant, 32 textes de journalistes, anciens militaires, politiciens, professeurs, etc., l'organisatrice du recueil a réussi à composer une étude qui laisse peu de zones d'ombre sur ce qu'on pouvait écrire ou dire publiquement jusqu'en 1974. A force de censurer et surtout de s'autocensurer, la presse coloniale portugaise était devenue un «terrain vague» que nous pûmes mesurer sur place en Angola le jour où nous tombâmes sur un journal sud-africain oublié dans une chambre

¹ Torres, Sílvia (coord.) (2016), *O jornalismo português e a guerra colonial*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 431, photos noir et blanc.

dans la Lunda en 1966. Les journalistes angolistes de l'époque, interviewés dans ce livre, prétendent pourtant que la presse locale était plus «libre» qu'au Portugal. Admettons! Pour nous c'était l'incarnation d'un provincialisme étriqué où tout était réuni pour en faire l'une des pires en Afrique sud-saharienne. C'était une sorte de *Pravda* d'extrême droite à l'eau de rose s'adressant à des colons portugais qui ne se rendaient pas compte ou ne voulaient pas l'admettre qu'ils étaient en guerre. Situation inverse de ce qui se passait, selon le brillant chapitre consacré à Spínola et à un représentant de la presse portugaise en 1972 (pp. 350-374), en Guiné.

Avec la même orientation, mais de façon plus brutale, le livre posthume des deux co-auteurs qui suivent aurait peut-être mérité une préparation plus attentive. Si nous avons bien compris, c'est un couple de partisans farouches de la lutte anticolonialiste qui a rédigé **Histórias coloniais**². Chaque lecteur en tirera les conclusions qu'il voudra, mais nous porterons à son crédit qu'il a pioché libéralement dans les travaux de ses prédécesseurs et quelques archives pour donner huit brèves études consacrées à démontrer qu'aucune parcelle de l'Império n'a jamais accepté sans se révolter la domination portugaise. Ce faisant nous apprenons que même dans ce «laboratoire» du lusotropicalisme que l'on prétend parfois trouver au Cap-Vert, les colonisés se dressèrent contre le Portugal dès 1934. Si les deux co-auteurs étaient sortis des écrits des mythographes marxisants du type Basil Davidson, ils auraient dû remonter au XIX^e siècle (pour ne pas dire dès le début de l'installation coloniale) pour trouver des ancêtres nationalistes résistant les armes à la main. Cela aurait exigé des recherches originales et au minimum 1 500 pages, tâche évidemment au-delà de ce qu'on peut attendre d'un simple historien professionnel. Ce qui manque en définitive actuellement au Portugal ce sont deux ou trois éditeurs curieux de ce qu'ils ignorent, qui sortiraient des sentiers battus et qui montreraient qu'un petit public local existe qui oserait prendre dans l'histoire nationale autre chose que ce que l'historiographie routinière lui a enseigné dès l'école primaire. Tant qu'on reste avec Vasco da Gama on vendra, espère-t-on. Mais aller fouiller dans les coins les plus obscurs, c'est financièrement risqué. Vraiment? Maintenant qu'il n'y a plus de censure officielle, l'autocensure semble l'avoir remplacée sous la forme de comptables ignorants. Donc, ce livre constitue un premier pas encore timide de l'autre côté du miroir. Applaudissons-le avec prudence pour qu'il fasse des émules plus aventureux que lui.

Capitães do fim ... do Quarto Império³ ne soulève pas ce genre de problèmes, même s'il ne plaira pas à tout le monde au Portugal. Tiré d'une thèse de sociologie de quelque 900 pages, il constitue une défense du rôle des capitaines issus du contingent («capitaines éprouvettes» dans le jargon des officiers de carrière qui ne les aimaient pas). Ils avaient été créés à partir de 1970, à la «va-vite», pour répondre au manque criant d'officiers subalternes placés à la tête des centaines de compagnies qui quadrillaient les 2.000.000 km² de l'Império. Autrement dit, en cette fin de cycle, les candidats à l'admission au Saint-Cyr portugais ne se bouscullaient pas au concours depuis qu'on risquait de mourir en uniforme, même dans une guerre asymétrique. Le texte se divise en deux grandes parties: 1.^o) le contexte politique et la «formation-éclair» de ces «capitaines éprouvettes»; 2.^o) les témoignages de ces intéressés, ventilés entre ceux qui ont publié leurs expériences et ceux qui ont simplement été interviewés par l'auteur qui les a classés par théâtres d'opérations. La tonalité générale est sombre: un sentiment de gâchis et même parfois de honte d'avoir participé à une décolonisation qui fut tout sauf «exemplaire».

² Mateus, Dalila Cabrita & Mateus, Álvaro (2016), *Histórias coloniais*, Lisboa, A esfera dos livros, pp. 270, photos noir et blanc.

³ Nogueira, António Inácio (2016), *Capitães do fim ... do Quarto Império*, Lisboa, Âncora Editora, pp. 367.

Le poids de l'Ultramar dans l'édition portugaise actuelle apparaît même en force dans le Volume II de la biographie monumentale du président **Jorge Sampaio**⁴, telle que l'a établie le journaliste José Pedro Castanheira. Dans une précédente chronique consacrée au Volume I, nous avions suffisamment exprimé notre sentiment sur les grandes qualités du travail de l'auteur, mais nous ne pouvions pas prévoir que l'avenir de l'Angola et surtout de Timor et de Macau allait requérir plus d'une centaine de pages du Volume II portant sur le rôle de diplomate du président portugais. Nous renvoyons donc à la Section IV tous les lecteurs férus de déambulations dans les labyrinthes des conférences internationales et les coulisses des cabinets ministériels.

Toujours dans les poids lourds, mais en remontant le temps colonial, on doit signaler deux autres mastodontes. **Arquitetura moderna em África**⁵ exigerait un présentateur plus qualifié qu'un historien militaire. Et nous allons nous contenter d'enfoncer une porte ouverte en rappelant aux non-initiés que les architectes portugais ont acquis à l'étranger une notoriété qui dépasse de loin tout ce que peuvent ambitionner leurs confrères issus de pays infiniment plus connus et étudiés que le Portugal. Et cette gloire déborde largement les limites de la profession puisque certains de ses pratiquants intéressent même la grande presse de qualité, hors frontières. Le lecteur de l'ouvrage doit cependant se poser une question cruciale devant la richesse de l'iconographie (plusieurs centaines de photos couleur) offerte. Qui paie ces œuvres d'art? Probablement pas les éditeurs portugais, compte tenu de leur situation financière et de leur timidité avant de se lancer dans des investissements n'atteignant pas le vingtième du coût des livres d'architecture! Il y a donc là des mystères que nous ne sommes pas capable d'élucider. La directrice du volume et ses collaborateurs ont donc battu le rappel de toutes les constructions caractéristiques et notables datant des années 1940 (jusqu'en 1975) que le développement des villes blanches, suite au boom économique en Angola et au Mozambique, justifia à l'époque. Ils les analysent peut-être en faisant l'impasse sur ce qu'elles sont devenues depuis l'indépendance, ce qui nous laisse avec une impression de fraîcheur vraisemblablement parfois usurpée par les occupants actuels.

Si les censeurs de l'Estado Novo lisaient le magnifique livre d'Arlindo Manuel Caldeira, **Escravos em Portugal**⁶ ils tomberaient foudroyés par l'apoplexie. L'auteur calcule que du XV^e au XVIII^e siècle vécut en métropole et dans les îles adjacentes un million d'esclaves, ce qui non seulement place le Portugal parmi les principaux pays européens détenteurs de cette main-d'œuvre mais le situe en tête du palmarès, si l'on peut dire. On ne parle pas ici du Brésil, donneur de leçons traditionnel. L'un des points forts de Caldeira est qu'il s'attache à montrer que si l'esclave noir (et métis) était majoritaire, il y eut aussi au Portugal des esclaves «blancs» (musulmans d'Afrique du Nord, des Asiatiques, etc.). Mais son coup de maître est que son livre porte sur l'esclave en tant qu'individu et dans ses relations avec son propriétaire et son environnement. Les titres des chapitres sont éclairants à cet égard: achat et vente des esclaves; géographie de l'implantation de ces captifs; différences de statuts (ville, campagne, cour); pratiques religieuses (y compris sorcellerie), famille, sexualité, émancipation, etc. Et pour chaque situation, il s'efforce de donner un ou plusieurs cas concrets, ce qui rend passionnante la lecture. En un mot, il personnalise des «objets» statistiques. Allant encore plus loin, il nous apprend que d'autres formes d'esclavage moderne refont surface dans le Portugal (et l'Espagne) de nos jours, même s'il ne s'agit plus

⁴ Castanheira, José Pedro (2017), **Jorge Sampaio. Uma biografia. Volume II. O Presidente**, Lisboa, Edições Nelson de Matos; Porto, Porto Editora, pp. 1063, photos noir et blanc.

⁵ Tostões, Ana (ed.) (2013?), **Arquitetura moderna em África: Angola e Moçambique**, Caleidoscópio, Casal de Cambra (Portugal), pp. 477, centaines de photos noir et blanc et couleur.

⁶ Caldeira, Arlindo Manuel (2017), **Escravos em Portugal dos origens ao século XIX. Histórias de vida de homens, mulheres e crianças sob cativo**, Lisboa, A esfera dos livros, pp. 523.

d'Africains mais d'ouvriers bien blancs et portugais. Des esprits malveillants pourraient également prétendre que l'héritage colonial est si lourd au Portugal dans la mentalité de certains petits caciques de province qu'ils traitent leurs travailleurs comme les colons de jadis.

Il faut donc rendre hommage à la minutie et au fabuleux travail d'un historien qui a pris le taureau par les cornes pour nous révéler l'un des aspects les moins reluisants du passé national. Dès lors, nous ne pouvons que recommander la traduction en anglais de ce titre, ne serait-ce que pour élargir les perspectives des chercheurs américains qui persistent à quantifier et autopsier les problèmes innombrables légués par une partie de leurs ancêtres. Ils se sont même installés et incrustés dans la mentalité de certains milieux actuels. L'esclavage est une constante historique dans la quasi-totalité des sociétés humaines, y compris parfois contemporaines. Abstenons-nous donc de jeter la pierre à tel ou tel. Qui est innocent par ces temps de bandes d'exploiteurs et de mafias transfrontalières?

Les **Histórias de uma bala só**⁷ du pilote-aviateur devenu homme d'affaires en RDC actuelle, Carlos Acabado, contiennent des récits intéressants l'Est-Angola et aussi la Guinée. L'auteur a un talent de conteur humoriste, mais il éclaire aussi certains faits historiques comme: 1.º) l'attaque par l'UNITA en 1966 de Teixeira de Sousa; 2.º) les relations entre les commerçants de l'agglomération et les hommes politiques katangais. Et un cas probablement véridique d'espionnage par une métisse qui se laisse emporter par la passion amoureuse pour favoriser tantôt le MPLA, tantôt les militaires portugais, tantôt les deux à la fois. Très loin de la CIA, chacun utilisait ses charmes dans ce Far-East incertain; 3.º) l'attaque (mai 1973) par le bataillon de *comandos* africains de la base de Kumbamori du PAIGC au Sénégal, face au poste portugais de Guidage.

Guinée

Usons d'un euphémisme en disant que cette Guinée portugaise n'a pas laissé beaucoup de traces positives dans la conscience coloniale des élites métropolitaines des deux derniers siècles. Nid de guêpes pour les gouvernants cap-verdiens et européens, et souvenirs amers pour les dizaines de milliers de soldats qu'ils y envoyèrent, cette colonie tardive n'avait même pas la ressource d'avoir engendré un colonat européen et, de ce fait, tissé des liens familiaux avec le petit peuple du Portugal, comme ce fut le cas pour l'Angola et même le Mozambique: pas de «*retornados*» pour la Guinée, mais des anciens combattants blessés ou revenus malades des tropiques insalubres. Rares sont donc les auteurs qui la regrettent, et si on disposait de bases complètes on verrait incontestablement que les optimistes qui en sont réchappés ne sont pas majoritaires. Mais il en existe et la preuve nous en est fournie par les deux titres qui suivent.

Les **Memórias boas da minha guerra**⁸ sont offertes par un ancien sous-officier qui y accomplit son service militaire de mai 1967 à février 1969, donc avant que les choses tournent carrément au vinaigre pour le Portugal et ses partisans. Bambadinca, Fã Mandinga, Catió, Gandembel, Cabedu, Dunane, Canquelifa, etc., n'étaient pas précisément des stations thermales, et l'auteur participa à de nombreuses opérations, mais il n'insiste pas trop sur le déroulement des combats, sinon pour en retenir le côté anecdotique, voire humoristique. C'est son droit et cela nous change.

⁷ Acabado, Carlos (2017), *Histórias de uma bala só. Acasos de vida e de morte que a trajetória de uma bala ditou*, Lisboa, Ancora Editora; Oeiras, Núcleo de Oeiras/Casais da Liga dos combatentes, pp. 150, photos noir et blanc.

⁸ Ferreira, José (2016), *Memórias boas da minha guerra. Volume I*, Lisboa, Chiado, pp. 216, photos noir et blanc.

La **Guinée**⁹ qui lui emboîte le pas a des ambitions littéraires qui surgissent dans ces souvenirs mêlés de guerre et de services en coopération. L'auteur y était *alferes miliciano* en 1970-1972 puis y revint en tant que conseiller technique (hôpital) en 1990-1992. Il a donc une double vision de la Guinée vue à travers le prisme du combattant au bord du précipice et ensuite du technicien plongé dans le chaos de l'indépendance. Comme cela ne lui suffisait pas, il a aussi inventé des chapitres historiques inspirés de personnages ayant existé (premiers navigateurs, mercenaires sénégalais, etc.). Il appartient aussi à l'école des Portugais qui ont conservé des réminiscences émues de leurs amours avec les jeunes beautés locales. Bien.

Nous ne savons pas si la lecture du gros volume de João Freire, **A colonização portuguesa da Guiné (1880-1960)**¹⁰ doit faire classer l'auteur dans le tiroir des optimistes ou celui des pessimistes. Les chapitres consacrés à l'implantation militaire sont établis d'après notre livre *Naissance de la Guinée...*, Editions Pélissier, 1989, Orgeval. En revanche, tout ce qui concerne l'Administration coloniale, la sociologie, l'économie, la vie sociale et le rôle – capital – de la Marinha en Guinée est original bien que l'organisation du livre soit compliquée (que vient faire l'Appendice sur la Marine en Angola et à São Tomé?). Il y avait là de quoi faire un livre séparé. En résumé, un texte très riche qui aborde des sujets extérieurs à la Guinée (cf. la guerre de Batepá). Mais les diagrammes et la cartographie sont précieux. Nous sommes d'accord avec l'auteur lorsqu'il réfute la thèse (propagée par un Américain) d'un nationalisme pan-*guineense* au sein de la population tribalisée, et il démolit l'utopie d'une coalition des *indígenas* contre les Portugais. L'admettre reviendrait à orienter des travaux censés être scientifiques en fonction des préjugés d'un auteur nationaliste qui défend sa chapelle, au mépris de l'histoire militaire. João Freire ne tombe évidemment pas dans cette erreur car la résistance à la conquête portugaise a toujours été segmentée selon des clivages ethniques et/ou religieux.

Curieusement, João Freire, placé devant les lacunes des bibliothèques portugaises, s'est presque entièrement abstenu d'utiliser les témoignages d'étrangers ou les volumes des *Subsídios para a História de Cabo Verde e Guiné*, Academia das Ciências, gigantesque compilation d'un officier de marine (Cristiano José de Sena Barcelos) d'origine cap-verdienne partielle. Par contre, il s'est essentiellement appuyé sur les torrents de législation parus au *Boletim Oficial* local, émanant de Lisbonne, de Bolama puis de Bissau. Il en résulte une image relativement flatteuse et progressiste de l'Administration portugaise sans que le lecteur puisse se rendre compte de son application sur le terrain et de l'influence réelle de ce juridisme forcené sur la population tribalisée (sauf pour ce qui est du réseau routier). La Guinée à la fin du cycle colonial était la victime de la mauvaise réputation à l'étranger de l'Administration locale. La colonie était sous-développée, certes, mais ce n'était pas pour autant un enfer où rôtaient des *indígenas* affamés. Avec les frontières aussi proches et poreuses qui étaient les siennes, les exodes massifs de population auraient eu vite fait de vider le pays au profit des voisins. Ce n'était pas le cas.

Angola

Comme le Mozambique, l'Angola n'est pas prêt à quitter l'imaginaire – et les préoccupations – du Portugal actuel, bien après le décès du dernier ancien combattant et du dernier «*retornado*». En témoigne l'abondance récente des nouvelles parutions et leur variété. Commençons par les origines.

⁹ Salgado, Paulo Cordeiro (2016), *Guiné, crónicas de guerra e amor*, Carviçais (Portugal), Lema d'Origem Editora, pp. 232, illustrations couleur.

¹⁰ Freire, João (2017), *A colonização portuguesa da Guiné (1880-1960). Contributos sobre o papel da Marinha - com dois apêndices sobre Cabo Verde e São Tomé e sobre a caça aos negreiros de Angola*, Lisboa, Comissão Cultural de Marinha, pp. 445, photos noir et blanc.

Il est plus facile à un journaliste éminent de se proclamer historien qu'à un historien académique de devenir journaliste. Même en Angola où l'avenir des historiens locaux nous paraît être loin d'être assuré, tant la concurrence est vive dans les médias. **Crónica da fundação. Huambo Nova Lisboa**¹¹ semble nous en apporter la confirmation. Ce livre a été rédigé par un journaliste «retornado», né à Nova Lisboa en 1947 et élevé dans le prestige de sa profession à l'échelon colonial. Il ne s'est donc pas embarrassé des démarches habituelles attendues d'un historien universitaire, à savoir: 1.º) rassembler le maximum de sources et de travaux et les confronter minutieusement; 2.º) ne pas se laisser décourager par l'ampleur de son sujet; 3.º) essayer d'établir une «vérité moyenne» et la présenter humblement en soulignant les incertitudes et les faiblesses de la documentation utilisée, sans vouloir introduire des problèmes qui n'ont rien à voir avec le thème central. Une fois libéré des excroissances du livre, le lecteur qui voudrait savoir comment est née, en 1912, Nova Lisboa, trouvera ici, cependant, quelques pages originales sur des personnages sous-estimés dans l'histoire du Plateau central. Pour le reste, un simple coup d'œil à la bibliographie indiquée devrait suffire à éclairer sa lanterne, s'il est du métier.

On sera encore plus rapide avec **Angola 1961**¹² car nous avons la nette impression que ce livre est la réédition plus ou moins élargie ou modifiée d'un texte antérieur de son auteur (*Estratégia de um conflito. Angola 1961-1974*, Lisboa, Prefácio, 2008, 207 p.) que vous avons déjà longuement analysé (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, Editions Pélissier, Orgeval, 2015, 201 p). Nous résumerons nos appréciations en disant qu'il s'agit d'une présentation des qualités des forces terrestres portugaises et non d'un historique détaillé des opérations pour la seule année 1961.

Os Flechas¹³, contrairement à ce qui est dit en quatrième de couverture, ne devrait pas avoir la prétention d'être la première étude à avoir décrit la plus grande réussite de la PIDE en Angola sur le plan strictement militaire. Cet honneur revient à John P. Cann, *The Flechas...*, publié en Afrique du sud (30.º South Publishers) dès 2013, qui est le pionnier en ce domaine. L'auteur du livre devrait le savoir puisqu'il est l'officier en activité de la Marine portugaise qui fut chargé un temps du renseignement dans cette prestigieuse corporation. Nous ne voulons pas croire que la Bibliothèque de la Marine portugaise ignore John P. Cann qui est le chantre américain (lui-même officier de la Marine US) des prouesses des «marines» portugais en Afrique. Quoiqu'on ait vu pire dans les bibliothèques portugaises! Peu importe, en réalité, car **Os Flechas**, fondé sur des recherches archivistiques sérieuses de son auteur, complète largement le travail de John P. Cann. Le texte montre que la guerre avait été «gagnée» en 1974 dans l'Angola oriental grâce aux *Flechas* et à la PIDE/DGS, ce qui est peut-être un peu exagéré. Et son auteur ajoute pour enfoncer le clou que Kaulza de Arriaga s'opposa à la création ou la venue des *Flechas* au Mozambique, car il n'acceptait pas que la PIDE/DGS installe une troupe à elle, en dehors de l'Armée régulière. Les querelles interarmes sont fréquentes dans les institutions militaires lorsqu'elles ont atteint le degré maximum de la sclérose, et l'Armée de l'Estado Novo n'échappait pas à cette fatalité. Le coup de génie est que la PIDE/DGS avait finalement compris que l'Armée de Terre n'était pas adaptée à la guerre subversive et qu'il fallait donc recourir aux bonnes vieilles recettes des Portugais en Afrique tropicale: la guerre ethnique. Et là, par l'intrigue et quelques subsides, ils n'eurent pas trop de mal à faire combattre les Bantous et leurs métis révolutionnaires par ceux qu'ils méprisaient: les Bushmen qui massacreront sans vergogne les guérilleros, très

¹¹ Figueiredo, Xavier (2014), *Crónica da fundação. Huambo Nova Lisboa. Uma cidade criada em condições inéditas, em tempo de mudança*, Lisboa, Monitorius, pp. 172, photos et cartes noir et blanc.

¹² Bernardo, Henrique Gomes (2017), *Angola 1961. História e estratégia de um conflito*, Lisboa, Chiado Editora, pp. 383.

¹³ Ângelo, Fernando Cavaleiro (2017), *Os Flechas. A tropa secreta da PIDE/DGS na guerra de Angola (1967-1974)*. Alfragide (Portugal), Casa das Letras, pp. 288 + 8 p. de planches noir et blanc.

loin de Genève et de ses conventions. Quand l'Armée portugaise et la DGS abandonnèrent lâchement leurs terribles tueurs auxiliaires en 1974-1975, les Bushmen payèrent chèrement leur participation à un conflit qui les dépassait. Les rescapés des contre-massacres furent alors recueillis par les Sud-Africains qui à leur tour surent les exploiter à leur profit. Quand on connaît la situation actuelle des survivants abandonnés en Angola, Namibie et Afrique du Sud, qui doit-on incriminer? L'inspecteur Óscar Cardoso, l'inventeur diabolique des *Flechas*? La folie des débâcles confuses? Les tueurs des deux camps? Les politiques?

Pour les Portugais qui n'ont pas accès à la littérature angolaise en anglais **Os Flechas** constitue une très honnête introduction à un problème de moralité publique qui hantera encore longtemps les spécialistes des questions militaires au Portugal.

Plus de quarante ans après coup, apparaissent encore des livres qui éclairent des épisodes inconnus des années troubles de 1974-1975. Nous recommandons comme très utile **Angola**¹⁴, travail d'un technicien de l'aéronautique portugais, exilé au Brésil. Parmi les histoires vécues qu'il présente, on remarque dans le désordre chronologique: 1.º) un camp de redressement pour jeunes, installé par le MPLA dans le *muceque* Rangel à Luanda (août 1975); 2.º) la guerre civile à Malange occupé par le FNLA (août 1975) et évacué par l'Armée portugaise; 3.º) le détournement d'un avion des lignes intérieures (17 octobre 1975), au profit du FNLA; 4.º) l'ambiance au QG de Holden Roberto à Ambriz à la veille ou pendant la bataille décisive de Quifangondo; 5.º) la célébration de l'indépendance à Carmona/Uíge sous la responsabilité de Daniel Chipenda (devenu secrétaire général du FNLA), puis à Nova Lisboa/Huambo (11 novembre 1975) pour le compte de la coalition factice FNLA-UNITA; 6.º) la vie angoissée dans le *colonato* de Cela en mars 1961; 7.º) la situation à Ambriz après l'effondrement du FNLA à Quifangondo; 8.º) l'utilisation de l'aviation du FNLA pour ravitailler en armes les troupes encore «fidèles» à Serpa Pinto/Menongue, Cuito Cuanavale, Calai et Cuangar (mi-décembre 1975); 9.º) Noël 1975, la mésentente entre les troupes de l'UNITA et celles du FNLA à Huambo d'où l'avion rapatrie Holden Roberto à Kinshasa.

Encore plus précieux et même capital pour mesurer l'état de décomposition pitoyable de l'Armée portugaise en Angola oriental pendant l'été 1975, il est indispensable de lire **Últimos no Leste de Angola**¹⁵ rédigé par un ancien (?) anarchiste qui eut le malheur d'être incorporé en métropole deux jours avant le 25 avril 1974 et envoyé tardivement (17 mai 1975) avec son bataillon en Angola pour protéger l'évacuation des colons orientaux repliés sur Luso/Luena. Son texte comprend le journal du sous-officier Jorge Machado-Dias et la reproduction des *relatórios* de divers officiers (et d'un sous-officier) à propos des graves événements qu'il relate. Il ne porte pas dans son cœur l'UNITA, ni les deux autres mouvements nationalistes opérant dans la Lunda et au Moxico. On doit considérer ce livre comme un document sérieux décrivant sans complaisance la déliquescence des forces terrestres, sur le terrain même où elles avaient remporté leur plus brillante victoire sur la guérilla: l'Est On l'a déjà écrit maintes fois, leurs retraites, minées par l'effondrement du commandement, leur sont souvent fatales. Cela devient une débandade tragico-comique lorsque plus personne ne veut être le dernier mort d'une guerre coloniale, censée être terminée depuis 1974. L'analyse de l'auteur est impitoyable: incompréhension totale entre les colons, les conscrits et les officiers métropolitains.

Fin juillet 1975, il y a des combats de rues à Luso entre MPLA (revenu) et le FNLA: les Portugais en uniforme se contentent de ramasser morts et blessés. Le 12 août, un convoi de véhicules avec 300 colons à bord part vers l'ouest, escorté par une unité. Ceux qui restent

¹⁴ Carraça, António Pisco (2017), **Angola. Lembranças de uma guerra esquecida**, Lisboa, Chiado Editora, pp. 193, photos noir et blanc.

¹⁵ Machado-Dias, Jorge (avec le concours de Silva, José Manuel da & Figueiras, Almerindo) (2017), **Últimos no Leste de Angola na retirada do Exército português em 1975**, Lisboa, Chiado Editora, pp. 326, nombreuses photos noir et blanc.

en arrière (environ 400 hommes) sont chargés d'évacuer à leur tour un millier d'armes et du matériel de guerre, embarqués sur un train (près d'1 km de long) qui contient aussi près de 400 colons. Or l'UNITA a besoin de ces armes car il vient d'être chassé de Luso par le MPLA et ses alliés, les fameux «Tigres» katangais. Le train part le 17 août: il ne laisse plus de soldats portugais derrière lui et ce jusqu'à la frontière zambienne. Mais le train est arrêté deux fois en route par l'UNITA. L'UNITA a été avisée du stock d'armes probablement par les cheminots du chemin de fer de Benguela. Les soldats portugais ne peuvent se défendre (trop dispersés et sans ordres de résister). L'UNITA «hérîte» donc des armes escortées, plus celles du bataillon et des colons qui perdent aussi leurs véhicules évacués sur des wagons plats.

Lamentable entrée dans la gare de Nova Lisboa de ce qui reste d'un bataillon désarmé, et déjà à moitié en civil. Le bataillon végétera en attente pendant des semaines à Nova Lisboa tenu par l'UNITA mais il a fini de perdre son âme: il n'obéit même plus à ses officiers. Les annexes du volume montrent que les unités encore dispersées dans la Lunda seront regroupées à Saurimo et pourront sortir sans incident du district de la Lunda tombé entre les mains du MPLA.

L'aviation ayant pris soin de déménager dès juin 1975 sa base aérienne de Saurimo, il n'y a donc plus de forces portugaises constituées sur un théâtre d'opérations qui s'étendait sur tout le ventre mou de l'Angola depuis 1966: des centaines de milliers de km² vont alors s'enfoncer dans la guerre civile qui y durera plus de deux décennies.

Faisons un retour en arrière dans le temps et l'espace (la côte et les villes intérieures) puisque l'on aborde maintenant le cimetière des illusions perdues. **Franco-atiradores**¹⁶ a pour auteur un blanc d'Angola qui entremêle des épisodes de sa biographie et des articles (ou d'autres textes) qu'il avait élaborés au fil des années de sa militance. Il n'a joué qu'un rôle minime dans le mouvement nationaliste angolais. C'est plutôt, il le reconnaît, un marginal qui partit étudier au Brésil et voulut organiser avec quelques blancs et métis une formation clandestine et monter des actions pacifiques (tracts, affiches, etc.) contre l'Armée portugaise en Angola. Non marxistes et généreux, ils voulaient établir une démocratie dans un pays qui ne l'avait jamais connue. Peut-être charmés par les leurres des sirènes du lusotropicalisme à la brésilienne, ils rêvaient d'un pays arc-en-ciel potentiel qui échoua devant un racisme bilatéral. Il ne suffisait pas d'habiter près d'un *muçequ* pour dissiper la méfiance. Ces illuminés auraient dû faire preuve de réalisme car si les colons n'étaient pas unanimes quant à leur avenir sur place, ils n'étaient pas pour autant majoritairement disposés à accepter les slogans égalitaires. Prolétaires, petits ou moyens bourgeois laissaient cela aux songe-creux et aux phantasmes de la jeunesse. Face aux marxisants sans états d'âme et aux masses négro-africaines, vouloir créer un faux Brésil c'était vraiment prendre ses désirs pour des réalités.

Leonor Figueiredo, journaliste portugaise élevée en Angola, nous montre de façon détaillée une autre variété de cette effervescence politico-utopique. Comme elle était sur place à Luanda lors de la prise en main de la capitale par les durs du MPLA rentrés d'exil. **O fim da extrema-esquerda**¹⁷ nous éclaire sur un aspect mal connu de nous: la répression impitoyable déclenchée par le MPLA de Brazzaville et des maquis (les plus politisés et les plus aguerris) contre une nébuleuse de jeunes crédules qui croyaient, eux qui étaient restés tranquillement en Angola, qu'ils allaient être capables de se mesurer au pro-soviétisme et à l'habileté des nouveaux arrivants. Ces pseudo-maoïstes imaginaient-ils une fable pouvant

¹⁶ Gonçalves, Jonuel (2017), *Franco-atiradores. Clandestinidade e informalidade nos combates democráticos em Angola (Abril de 1958-Abril de 2017)*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 203, photos noir et blanc.

¹⁷ Figueiredo, Leonor (2017), *O fim da extrema-esquerda. Como o MPLA dizimou os Comités Amílcar Cabral e a OCA (1974-1980)*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 262, photos noir et blanc.

devenir réalité en Angola, grâce à leur activisme brouillon dans les lycées? S'appuyant sur ses souvenirs et ceux des acteurs qui vécurent cette folle entreprise, l'auteure a déterré des secrets qui hantent encore les rescapés (une centaine de victimes) des incarcérations et des tortures ordonnées par le MPLA dès 1974 (avant donc la déclaration d'indépendance du 11 novembre 1975) jusqu'en 1980, c'est-à-dire même après les éliminations bien plus massives qui frappèrent à partir de 1977 les partisans de Nito Alves, ou censés tels. Il y a toujours «plusieurs demeures dans la maison du Père», mais on les retrouve aussi chez les marxistes et les autres nationalistes s'étant emparés d'un quelconque pouvoir. Surtout en Afrique. Il rapporte trop pour qu'on le partage inconsidérément. Bon livre qui s'ajoute aux autres pierres qui s'abattent depuis quelques années sur la façade présentable des mouvements nationalistes qui ont remplacé l'Estado Novo dans ses colonies d'Afrique continentale.

Parlons-en de ce Nito Alves et de sa tentative de coup d'État du 27 mai 1977, et surtout de la répression aveugle que le MPLA d'Agostinho Neto avalisa, puis ordonna (ou tout au moins toléra) pour venger les victimes appartenant à son propre appareil clanique. Le nombre de témoignages de survivants et d'études publiés à ce sujet commence à être très lourd.

Angola. O 27 de Maio¹⁸ est une nouvelle contribution utile puisqu'elle émane d'un jeune (à l'époque) militant blanc du MPLA qui fut arrêté à Luanda, le 30 mai 1977, transféré et détenu à la prison de São Paulo qu'il décrit de façon dantesque puis envoyé au camp de détention de Tari (près de Quibala au Cuanza Sul).

Succédant à la célèbre PIDE/DGS des Portugais, la police politique d'Agostinho Neto, la non moins redoutable DISA, hérita de son infrastructure carcérale mais, devant l'ampleur des arrestations, elle dut bientôt ouvrir beaucoup plus de camps en province. Comme on n'allait pas s'encombrer de considérations juridiques, vu l'urgence de la vengeance, la DISA (formée ou conseillée par les Cubains et peut-être les Soviétiques et leurs homologues en Europe de l'Est), torturait à tort et à travers «coupables», suspects ou innocents dénoncés. Les cas douteux étaient en surnombre. On évacuait donc les cellules en fusillant tel ou tel, surtout s'il avait un appartement «réquisitionné» d'office par un policier mal logé. Un intellectuel blanc comme l'auteur protesta de son innocence, mais il perdit bel et bien son appartement. La «Révolution» devait au moins loger ses plus fidèles serviteurs. De quoi se plaindrait-il? On lui avait laissé la vie sauve quand il fut libéré en septembre 1979 sans autre forme de procès.

Pour alléger l'atmosphère pénible du livre précédent, on peut lire un roman sans fil probablement fondé sur des faits réels: le sort d'un soldat portugais «oublié» après l'évacuation de 1975 et qui resta caché dans la région de Porto Amboim jusqu'à ce qu'on le capture et le rapatrie en 1986, en pleine guerre civile. Il retrouve un Portugal méconnaissable: décolonisé, «africanisé». **Adeus África**¹⁹ rappelle par certains côtés les histoires authentiques de ces soldats japonais ensauvagés que l'on retrouva des décennies plus tard dans les jungles des Philippines ou d'autres îles du Pacifique.

Mozambique

Hasard des programmes éditoriaux ou de l'insuffisance de notre documentation, voire du désintérêt des responsables des services de presse demandés, la section mozambicaine en portugais est bien faible dans cette chronique. Nous ne pouvons que signaler

¹⁸ Reis, José (2017), **Angola. O 27 de Maio. Memórias de um sobrevivente**, Lisboa, Nova Vega, pp. 126 + 8 p. de planches et de documents noir et blanc.

¹⁹ Silva, João Céu e (2015), **Adeus África. A história do soldado esquecido**, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 317.

A conquista das almas²⁰ qui présente une collection d'*ephemera*, réunie par un colonel du MFA, et analysée par les deux auteurs qui examinent les principales modalités de l'action psychologique de l'Armée et de l'Administration portugaises pour contrer la propagande du FRELIMO, auprès des populations rurales en priorité. L'importance du livre provient de la reproduction des tracts, brochures et affiches et même de pièces d'archives rendant compte de l'efficacité relative de la «*psico*». Le meilleur moyen de démentir *en interne* les clichés et l'auto-intoxication du régime salazariste prétendant défendre des Africains portugais «depuis 500 ans» se situe dans l'utilisation intensive des langues vernaculaires du Nord-Mozambique, en plus du swahili véhiculaire, dans le matériel distribué. Faute de créole local, un «*pretoguês*» rudimentaire était même employé car l'écrasante majorité des ruraux étaient incapables de comprendre le portugais correct. Une carte secrète montre, dès 1969, que la contamination anticolonialiste affectait déjà la moitié du territoire. Quel que soit le brouillage de la propagande, le haut-commandement savait donc à quoi s'en tenir sur la lusitanité des campagnes, avant même l'arrivée des guérilleros. Dans ces conditions, gagner la guerre était une tâche au-dessus des moyens de l'Armée.

Tout différent est le somptueux album intitulé **Ibo**²¹ qui consiste en une réédition (peut-être élargie) du relevé architectural et urbanistique du livre publié en 2005 par la Faculdade de Arquitectura e Planeamento Físico de Maputo, sur l'île d'Ibo, dont le chef-lieu homonyme (Vila do Ibo) constituait longtemps la deuxième agglomération par importance, après Moçambique. C'est donc un site qui a une histoire séculaire et des constructions vénérables dont les photos en couleur rendent compte. La partie historique de l'ouvrage explique bien sa splendeur à la haute époque et sa décadence ultérieure. Actuellement, elle est devenue un rendez-vous touristique mineur mais international, au large de la côte de la province du Cabo Delgado.

Timor

Même sommaire, une analyse de ce qu'il s'est publié sur Timor au Portugal avant la fin de l'occupation japonaise montrerait la rareté des titres qui apparaissaient alors, de loin en loin, sur l'île, plusieurs années pouvant se passer entre deux parutions. Le bout de l'Império était bien le cadet des soucis des éditeurs. Or que voit-on depuis la disparition de l'Armée indonésienne? Tout le contraire. Prenons l'exemple de 2016 qui est loin de représenter le sommet de la vague timorienne dans son ancienne métropole. Un sondage partiel effectué à distance nous montre en 2016 trois titres rédigés par des auteurs amateurs ayant eu un lien direct et même prolongé avec Timor. Nous ne parlons pas ici d'historiens, de journalistes en reportage ou de politologues, et encore moins d'ethnologues: ce sont de simples témoins qui pensent trouver un public avec, pour certains, leurs divagations dans les montagnes. **Adeus Timor!**²² est un travail non maîtrisé d'un auteur touche-à-tout (théologie, beaux-arts, beaucoup d'ethnologie empirique, etc.). Il a vécu à l'intérieur de Timor de 1972 à 1974 puis il y revient en 2000-2001 constater les conséquences dramatiques de la présence indonésienne et surtout l'essor fulgurant du catholicisme. Il relate ce que les partisans du Portugal lui ont dit sur la guerre civile de 1975 entre l'UDT et le FRETILIN qui l'emporta. Puis par un saut en arrière vertigineux il enchaîne sur une version peu courante de la

²⁰ Afonso, Aniceto & Gomes, Carlos de Matos (2016), **A conquista das almas. Cartazes e panfletos da acção psicológica na guerra colonial**, Lisboa, Tinta da China, pp. 47 + quelques dizaines de pages jointes non paginées, photos noir et blanc.

²¹ Carrilho, Júlio (coord.) (2015), **Ibo. A casa e o tempo**, Caleidoscópio, Casal de Cambra (Portugal), pp. 208, centaines de photos et autres illustrations noir et blanc et couleur.

²² Coutinho, Luís de Sousa (2016), **Adeus Timor! «Eu Portugal me confesso»**, Lisboa, Chiado Editora, pp. 271, illustrations.

terrible révolte du Manufai (1911-1912) due, selon lui, à des rivalités entre chefferies, ce qui le conduit à s'enfoncer dans la généalogie de plusieurs familles plus ou moins princières. Bien qu'ultranationaliste portugais, il reconnaît que le *liurai* (chef coutumier) Dom Boaventura était un personnage qui mériterait une monographie. D'accord!

Comme il fournit une vision interne, celle des grandes familles pro-portugaises, on baigne évidemment dans l'unilatéralisme monarchiste avec cet auteur anti-FRETILIN encarté, mais comme on est également plongé dans l'amateurisme dans ce livre touffu et confus, on lui reconnaîtra volontiers une utilité inattendue. Avec lui, on est loin des apparences onusiennes et du pétrole off-shore, mais nous entrons dans la moelle timorienne des vieux conteurs, sitôt quitté Dili et ses clubs de karaté. S'il veut faire un jour une monographie sur Dom Boaventura nous lui disons chiche!, mais qu'il apprenne d'abord à réunir et étudier une bibliographie sérieuse, et qu'il confronte tous les points de vue. Il y a du travail sur sa planche.

Olho do Furacão²³ surprend un peu de la part d'un général en retraite. C'est un mélange de témoignages sur les derniers jours de la présence portugaise à Timor, dont Dili et l'île d'Ataúro, avec des incursions sur les débuts de l'Império à Ceuta. Dom Fernando côtoie la politique métropolitaine en 1975. On débouche ensuite sur le 25 avril 1974 et des poésies de l'auteur. Nous n'avons pas bien saisi l'objectif recherché, mais il y a au moins deux chapitres qui apportent du nouveau. C'est déjà beaucoup.

Timor-Leste²⁴ est à l'extrémité du spectre politique ouvrant cette section timorienne puisqu'il s'agit d'extraits des archives personnelles et des souvenirs d'un ancien journaliste portugais de la BBC à Londres, activiste de la cause du FRETILIN. Il y a là un empilement d'articles et de documents donnant une vision engagée des activités de quelques micro-lobbys locaux incriminant naturellement l'invasion et l'occupation indonésiennes, le rôle de l'Eglise et la responsabilité de plusieurs personnalités et diplomates australiens. Le texte s'arrête bien avant le retrait piteux des Indonésiens.

Annexe

Pour ne pas donner au lecteur lusophone l'impression fautive et dangereuse qu'avec la maigre vingtaine de livres portugais que nous lui avons présentés ici, il a déjà fait le tour de la question qui l'intéresse, nous voudrions une fois de plus attirer son attention sur un problème grave: l'absence ou la rareté des livres étrangers le concernant directement dans les bibliothèques publiques et universitaires de son pays le condamne à un provincialisme préjudiciable et ridicule si on n'a pas la possibilité de les acheter soi-même. C'est dramatique et cela dure depuis des siècles, ce qui a déséquilibré de nombreuses études historiographiques ou d'autres champs des sciences humaines en portugais. Lorsque l'inaccessibilité de ses sources ou travaux en langues étrangères est un mal dû à des contraintes politiques (essentiellement la censure) cela s'explique aisément et c'est temporaire, espère-t-on, mais cela devient intenable lorsque ces limites sont imposées par les seules pénuries budgétaires. Pourquoi les bibliothèques brésiliennes ou angolaises sont-elles si pauvres en livres et revues publiés dans toutes les langues pertinentes pour les études africanistes même réduites à la lusophonie, alors que pour des sciences dures ou prestigieuses (par exemple la physique, la médecine, etc.) on ne tolérerait pas ces carences? Est-il normal et rentable de devoir financer l'envoi des plus brillants des chercheurs nationaux dans les capitales extérieures parce qu'ils ne trouvent pas chez eux

²³ Barrento, António (2016), *O olho do furacão. O fim do fim. Timor*, Porto, Fronteira do Caos Editores, pp. 136, photos noir et blanc et couleur.

²⁴ Ferraz, Gilberto (2016), *Timor-Leste, dívida por saldar*, Lisboa, Chiado Editora, pp. 361, photos noir et blanc et couleur.

ce qui permettrait d'élargir leur vision de leur histoire nationale? Peut-on se détacher d'un petit nationalisme de boutiquiers étroits si l'on n'a pas rencontré le point de vue de l'autre, qu'il soit votre adversaire ou un observateur neutre? Doit-on attendre passivement que les héritiers des grands bibliophiles lèguent aux bibliothèques publiques les collections de leurs parents ou bienfaiteurs? Au temps du salazarisme, nous nous rappelons ce que le regretté J.C. Silva de la Livraria Histórico-Ultramarina nous disait. Il se plaignait de voir que la Bibliothèque nationale de son pays ne lui achetait jamais les livres qui étaient pourtant absents de ses rayons, notamment les voyageurs étrangers des deux derniers siècles dans ce qui allait devenir les territoires portugais d'Afrique.

Mais abandonnons notre prêchi-prêcha qui n'aura d'ailleurs aucune influence sur la politique d'acquisition de ces vénérables institutions et donnons plutôt quelques indications sur ce qui devrait se trouver à la disposition du lecteur moyen à Luanda, Lisbonne, Porto ou Coimbre en matière de documentation récente.

Angola

Après la lecture – ardue pour le non-spécialiste que nous sommes en matière de droit international maritime – du plaidoyer de l'avocat Darwin Kambale Isemughole, on peut se demander comment et pourquoi, malgré de tels juristes brillantissimes, la RD Congo (RDC) est si mal gouvernée et sa population aussi misérable depuis l'indépendance. L'auteur de **Délimitation maritime**²⁵ cherche donc à augmenter le potentiel économique de son pays et, tout naturellement, regarde vers les gisements pétrolières off-shore, au large du minuscule accès à la mer de son pays. Le mirage pétrolier de l'Angola fascine apparemment les élites congolaises qui voudraient bien, elles aussi, en profiter. La création convenue entre la RDC et l'Angola d'une Zone d'intérêt commun répartissant à égalité le plateau continental ne semble pas suffire à l'auteur qui préconise un règlement judiciaire (devant la Cour pénale internationale de Justice) tranchant définitivement la délimitation en mer de cette Zone d'intérêt commun. A en juger par la bibliographie fournie dans l'ouvrage, si toutes les entrées en sont consultables sur place à Kinshasa les juristes congolais savent, eux, l'utilité de disposer d'un centre de documentation à la hauteur. Que dit-on à Luanda?

Battle for Angola²⁶ du journaliste Al J. Venter est un cas spécial car l'auteur, journaliste impulsif à la recherche de l'extraordinaire, préfère l'oralité pittoresque à la transcription minutieuse de propos tenus dans des langues qu'il ne maîtrise pas. Ce qui fait que, tout en nous couvrant d'éloges, il invente certaines déclarations assez éloignées de ce que nous avons écrit. Ne doutant de rien, il s'enhardit jusqu'à résumer à sa façon l'histoire militaire de l'Angola avant 1961, l'essentiel étant que son public exaltant les vertus martiales en ait pour son argent. La chronologie pour lui étant une contrainte, il commence donc son récit dans ce livre bancal mais passionnant par les exploits des mercenaires sud-africains d'Executive Outcomes embauchés par le MPLA pour chasser en 1994 l'UNITA de la double Lunda diamantifère. Puis il se lance dans les caravelles et ce qu'il pense être la conquête portugaise. Il se rabat ensuite sur ses souvenirs de Luanda, enchaîne sur ce qu'il connaît bien (l'aide de l'aviation sud-africaine aux Portugais) et débouche sur ses morceaux de bravoure habituels à propos de la Border War. Il termine par une centaine de pages à nouveau sur les mercenaires à Soyo et dans les deux Lundas. Décousu, son texte ne répond

²⁵ Kambale Isemughole, Darwin (2017), **Délimitation maritime entre la RD Congo et l'Angola. Quelle solution juridique, politique et économique?**, Paris, L'Harmattan, pp. 225.

²⁶ Venter, Al J. (2017), **Battle for Angola. The end of the Cold War in Africa c. 1975-89**, Solihull (Angleterre), Helion & Company Limited. Egalement distribué par Casemate UK, Oxford, OX4 1JE, pp. XLII + 43-527 p. + 32 p. de planches noir et blanc et couleur, centaines de photos noir et blanc et couleur.

pas véritablement aux canons du *fact-checking* journalistique, mais son public s'en moque: il veut des héros, alors il lui en offre une grosse palanquée.

Il est cependant souvent original. On citera à cet égard son séjour à Luanda en octobre 1975, son engagement à Nova Lisboa dans une troupe de planteurs rhodésiens combattant Daniel Chipenda. Il est également utile pour Cassinga et le Sud-Ouest angolais au nord du Kaokoveld. Il recycle pour la énième fois ses nombreux reportages parmi les unités de Pretoria et sur la formation des 480 membres des Recces (services spéciaux composés de supermen). Et tout le monde s'est habitué à lui depuis cinquante ans qu'il abreuve ses lecteurs de ses prouesses sur terre, sur et sous la mer. 32 livres à ce jour et toujours avec panache!

Dans la même catégorie (les Sud-africains blancs ne meurent jamais!), il faut lire dans un style légèrement moins exubérant, **Chopper Down!**²⁷. C'est la présentation des aventures enjouées d'un pilote d'hélicoptères, devenu instructeur de pilotes pour les Forces aériennes d'Afrique du Sud, en Namibie et en Angola méridional (1973-1987) aux côtés de l'UNITA, puis s'engageant contre elle dans une société de mercenaires (Executive Outcomes). Au diable les convictions, il faut vivre de ses talents, donc l'UNITA devient le nouvel ennemi puisque c'est le MPLA qui maintenant paie. Il interviendra également en Sierra Leone et en Côte d'Ivoire. Mais c'est en Angola que l'UNITA résiste le mieux face à ces nouveaux venus. On y risque sérieusement sa vie. Avec seulement environ 100 hommes sur le terrain Executive Outcomes perdra 18 hommes abattus ou exécutés par l'UNITA en 1994, surtout dans les Lundas. Ce qui l'emporte dans ces combats obscurs, c'est l'esprit de corps et d'indéniables compétences militaires. La vision de l'auteur et de ses camarades, tous professionnels, à propos de l'Armée du MPLA en 1993-1994, est terriblement négative, tant dans les camps d'entraînement (Cabo Ledo) que lors de la reprise (provisoire) des deux Lundas. Corruption générale des officiers supérieurs, incapacité à planifier et à respecter ses engagements, recours à l'improvisation (l'héritage portugais?), sacrifice des soldats involontaires, de véritables troupes de voleurs affamés, et surtout gâchés du matériel. Par comparaison, l'Armée de Savimbi est quasi prussienne. A noter que l'auteur éprouve certaines réticences également à l'égard des dirigeants d'Executive Outcomes qui s'enrichissent sur le dos des hommes qui risquent leur vie sur le terrain. En tout cas, un livre capital pour connaître les opérations dans les deux Lundas.

Clôtons cette section par le livre d'un Brésilien – suppose-t-on un peu hardiment et sans aucune preuve – qui a étudié aux Etats-Unis et qui depuis y enseigne dans une université. **The Atlantic Slave Trade**²⁸ est la confirmation involontaire de nos affirmations sur la nécessité de disposer d'une base de données polyglottes si l'on veut percer dans l'historiographie internationale, quel que soit le thème choisi. Et c'est aux Etats-Unis et uniquement là qu'on la trouvera pour l'Afrique lusophone. Pour une période d'à peine 88 ans et un sujet aussi particulier que les «exportations» d'esclaves depuis les côtes angolaises de l'époque et celles du domaine kongolais, l'auteur mobilise une bibliographie d'environ 450 entrées qu'il complète par une exploitation minutieuse des archives angolaise, brésiliennes et britanniques pertinentes.

Le résultat est grandiose. Ce chercheur est devenu *le* spécialiste éminent de son sujet et est déjà en mesure de saper les thèses de certains de ses prédécesseurs tels que Miller et Vansina pour ne citer que les plus connus. Chiffres à l'appui (une trentaine de tableaux

²⁷ Alberts, Carl (2016), **Chopper Down! The story of a mercenary pilot in Africa**, Pinetown (Afrique du Sud), 30.º South Publishers. Distribution pour l'Europe par Casemate UK, Oxford, OX4 1JE, pp. 362, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

²⁸ Silva, Daniel B. Domingues da (2017), **The Atlantic Slave Trade from West Central Africa, 1780-1867**, Cambridge-New York, Cambridge University Press, pp. XV-231, photos noir et blanc.

statistiques), il démontre que la formation de l'empire lunda n'est pas l'un des facteurs déterminants dans l'accroissement spectaculaire des embarquements d'esclaves. Plus dérangent peut-être pour l'Angola du XXI^e siècle, il a calculé que les esclaves exportés d'Angola ne provenaient pas en majorité de territoires très éloignés du socle colonial mais qu'ils étaient originaires de régions relativement proches des «ports». Autrement dit, c'étaient les ancêtres des Angolais actuels qui étaient vendus par les Blancs, leurs métis et d'autres «Angolais». On peut s'attendre à quelques remous en Angola si l'ouvrage y parvient et réussit à y être compris.

Mozambique

Une remarque liminaire s'impose. Pour des raisons trop longues à exposer dans cette chronique, alors que les études en langues autres que le portugais sont depuis quelques années devenues relativement rares sur l'Angola (sauf celles concernant la gestion de quelques très grandes entreprises coloniales, la traite négrière ou les questions militaires vues par les Sud-Africains), c'est exactement le contraire qui se produit pour le Mozambique. Là les chercheurs étrangers se revendiquant sociologues, ethnologues, économistes, politologues, historiens, et même simplement féministes bon teint l'emportent sur les quelques auteurs qui s'attaquent encore à la période 1964-1992. Nous ferons une exception pour l'historien britannique Malyn Newitt qui a une productivité remarquable depuis son départ en retraite. Son **A short history of Mozambique**²⁹ a le grand mérite d'avoir rassemblé sous une même couverture les périodes précoloniale, coloniale et post-coloniale (jusqu'au milieu de la deuxième décennie du XXI^e siècle), tout en déterrant certaines racines anciennes des problèmes actuels qu'il ne cherche nullement à minimiser. C'est non seulement un résumé de sa grande *History of Mozambique* de 1995, augmenté d'une actualisation d'une cinquantaine de pages pour nous conduire à notre époque, c'est aussi une analyse fine et impitoyable des faiblesses du pays. Il descend parfois à des détails à la limite du journalisme. Il nous apprend ainsi que le Mozambique est le 180^{ème} sur 188 Etats indépendants, en matière de développement humain. Encore plus bas donc que le Sud-Soudan et même la Guinée-Bissau (c'est un comble!). Il n'est pas innocent non plus qu'il nous rappelle que Dhlakama, le dirigeant de la RENAMO, passe pour avoir des pouvoirs occultes lui permettant d'échapper aux embuscades du FRELIMO dont d'ailleurs de nombreux cadres supérieurs partagent ces croyances.

Qu'un magazine local se disant indépendant ose laisser entendre en 2016 que l'ex-président Chissano était un agent du KGB et qu'il était directement impliqué dans un complot ayant entraîné la mort du président en exercice Samora Machel en 1986, c'est encourageant pour la liberté de la presse au Mozambique, certes. Mais si cela est avéré un jour, de façon incontestable, est-ce un heureux présage pour l'avenir du pays? On est déjà bien loin des rêves socialisants du FRELIMO.

Newitt n'hésite donc pas à touiller dans la marmite en appuyant sur les points où cela fait mal et il ne semble pas optimiste avec de tels dirigeants avides de pouvoirs, c'est-à-dire des avantages financiers qu'ils confèrent dans ces républiques d'opérette. Cecil Rhodes doit bien rire dans sa tombe.

En attendant, ce sont les touristes étrangers qui servent à masquer – difficilement – les failles du développement mozambicain. **The good holiday**³⁰ est une monographie d'anthropologie sociale basée sur l'analyse d'une tentative intéressante: la prise en main

²⁹ Newitt, Malyn (2017), **A short history of Mozambique**, Londres, Hurst, pp. XI-254 + 8 pages de planches noir et blanc.

³⁰ Baptista, João Afonso (2017), **The good holiday. Development, tourism and the politics of benevolence in Mozambique**, New York-Oxford, Berghahn, pp. IX-280, photos noir et blanc.

par une communauté villageoise du tourisme local, aux abords du parc transfrontalier du Grand Limpopo, à la frontière de l'Afrique du Sud. On ne peut pas ici entrer dans tous les recoins de cette expérience. Cela revient en fin de compte à vouloir marier le tourisme et le développement rural. Le village de Canhane a été le pionnier en la matière et, malgré les difficultés rencontrées, on souhaite qu'il fasse école dans d'autres régions du Mozambique intérieur, loin des plages et des hôtels de luxe. Les problèmes rencontrés sont exposés avec clarté. Mais on peut douter que cela soit une solution généralisable à l'échelle nationale, même avec une aide massive de l'étranger. L'un des atouts de Canhane est qu'il est implanté parmi les Changanes qui ont déjà bénéficié de longs contacts avec les missions religieuses depuis plus d'un siècle. Ce n'est pas le cas de toutes les régions du Mozambique.

Un auteur norvégien, Bjørn Enge Bertelsen, et son livre le plus récent, sont cités élogieusement par Malyn Newitt, ce qui venant de la part d'un historien est un gage *a priori* de qualité. Lui aussi est un spécialiste mozambicaniste en anthropologie sociale. Il faut cependant avouer honnêtement que la lecture de cette somme n'est pas facilement abordable par un profane, tant les problèmes soulevés sont complexes et nombreux. Le style également n'est pas à la portée du premier venu. On atteint parfois les confins de l'ésotérisme pour les non-initiés. C'est donc, semble-t-il, un texte pour politologues déjà bien avertis des thèmes qui agitent de nos jours les ethnologues de pointe. Nous ne pouvons faire mieux que citer quelques thèmes analysés: 1.º) la violence, la guerre, l'Etat et l'anthropologie au Mozambique; 2.º) le territoire, les approches spatio-historiques de la formation de l'Etat; 3.º) l'esprit, l'autorité traditionnelle, le sol et les médiums; 4.º) le corps, la maladie, la mémoire, les soins et la guérison (?); 5.º) la souveraineté, le Président, la sorcellerie; 6.º) l'économie, la production et l'accumulation; 7.º) la loi, l'autorité politique et la multiplicité des souverainetés; 8.º) la ou les dynamique(s) des pouvoirs. Traductions non garanties! Bref, il s'agit d'un livre ambitieux avec une bibliographie impériale de 40 pages propre à faire pleurer les bibliothécaires lusophones. Il marque, à coup sûr, un tournant dans la littérature scientifique mozambicaniste car l'auteur de **Violent becomings**³¹ enfonce son scalpel plus profondément que les autres chirurgiens dans les viscères d'un pays malade. Reste à trouver les remèdes salvateurs. Viendront-ils des thaumaturges scandinaves?

Beaucoup moins conquérant, **Mobile secrets**³² est à l'affût de la dernière nouveauté: le rôle du téléphone mobile dans les relations sociales et sexuelles de la jeunesse mozambicaine. Il faut que tout le monde trouve une niche originale dans la course à l'emploi et à la promotion parmi les nouvelles générations d'universitaires. Soit, donc, cette nouvelle arrivée dans le champ mozambicaniste. L'auteure a un atout: elle se met en scène sur le terrain et écrit fort lisiblement ce qui rend passionnantes ses découvertes. Elles se situent surtout à Inhambane, ce qui constitue de sa part un bon choix, car ce terrain est encore peu «exploré» par les chercheurs anglophones. Comme nous n'avons même pas de téléphone mobile, on nous pardonnera probablement de nous intéresser que modérément à cette passion qui a contaminé le Tiers-Monde des urbanisés en mal de modernité, même s'ils n'ont pas un liard dans leurs poches trouées. L'auteure a une grande qualité: elle parle de façon ludique de problèmes légers ou graves qu'elle classe ainsi: la communication orale au Mozambique; paraître et se dissimuler; la criminalité et l'insouciance; l'amour et la tromperie; la sexualité et l'argent; la vérité et la cécité volontaire; la téléphonie mobile et

³¹ Bertelsen, Bjørn Enge (2016), **Violent becomings. State formation, sociality, and power in Mozambique**, New York-Oxford, Berghahn, pp. XXVIII-332, photos noir et blanc.

³² Archambault, Julie Soleil (2017), **Mobile Secrets. Youth, intimacy, and the politics of pretense in Mozambique**, Chicago, The University of Chicago Press, pp. XX-183, photos noir et blanc.

l'intimité. Là aussi, traductions non garanties! Un livre à connaître pour pénétrer dans une petite partie de la société implantée dans cet ancien comptoir méridional.

Le sujet de la jeunesse au Mozambique abordé sous un angle plus historique et politique se retrouve dans un article d'une vingtaine de pages de Didier Nativel inclus dans **Jeunesses et dynamiques générationnelles XIX^e-XXI^e**³³. Il parle des jeunes citoyens colonisés du Sud-Mozambique, essentiellement à Lourenço Marques, de 1940 à 1975, c'est-à-dire lorsque sévissait la «ségrégation occulte» mais réelle des jeunes devenant apprentis anticolonialistes africains dans la capitale.

Timor

Les torrents de livres en anglais d'il y a quelques années se sont ralentis et dans notre sélection nous n'en avons retenu qu'un seul qui nous ramène à nouveau vers les ethnologues qui décidément ont la cote d'amour de l'édition. Leur connaissance du terrain est évidemment une nécessité mais leur spécialité ne peut être pleinement appréciée que par leurs confrères, surtout lorsqu'ils se focalisent sur de petites unités, à Timor (les *sucos*, les *aldeias*, les familles régnautes, etc.). Quelqu'un qui cherche une simple introduction globalisante à la société actuelle risque souvent d'être désarçonné par ce livre. Mais en grattant sous les jargons utilisés, certains auteurs nous démolissent proprement les simplifications outrancières et le manichéisme des propagandistes des années militantes. Non, tous les partisans du FRETILIN et des autres partis surgis en 1974-1975 n'avaient pas les mains propres. Les massacres furent bilatéraux, ce qui n'est pas surprenant, vu les traditions insulaires. N'en déplaise aux naïfs, si brutales et exécrables qu'elles furent, les occupations japonaise et indonésienne eurent des partisans dans plusieurs sociétés et familles, soit par opportunisme, soit pour répliquer à certains massacres antérieurs. Même chose pour la colonisation portugaise dans l'île.

Pour des raisons personnelles, l'article qui nous a le plus intéressé dans **Fieldwork in Timor-Leste**³⁴ est celui rédigé par le doyen de ces ethnologues, David Hicks, qui fut l'un des pionniers étrangers en 1966-1967 à avoir été autorisé à venir sur place. Pendant plus d'un an, reclus à Viqueque et dans les villages alentour, lui et sa famille étaient considérés par les pouvoirs portugais comme inoffensifs, très loin d'ailleurs de la guerre coloniale en Guinée, au Mozambique et en Angola. En Angola, pendant ce même été 1966, René Pélissier, lui, avait été admis – surveillance discrète de la PIDE –, à visiter superficiellement une dizaine de districts en Angola et à faire son apprentissage d'historien débutant (cf. son journal de route, René Pélissier, *Explorar. Voyages en Angola et autres lieux incertains*, Editions Pélissier, Orgeval, 1979). Plus de cinquante ans plus tard, nous continuons chacun de son côté à remercier toujours Ruy Cinatti et Carlos Abecassis, nos bienfaiteurs, décédés depuis longtemps, hélas!

Timor pousse-t-il au sentimentalisme?

³³ Bois, Dominique & Rajaonah, Fananirina V. & Tisseau, Violaine (coord.) (2016), **Jeunesses et dynamiques générationnelles XIX^e-XXI^e siècles (Madagascar, Mozambique, Afrique du Sud)**, *Cahiers Afrique* n.º 29, Paris, L'Harmattan, pp. 315, photos noir et blanc.

³⁴ Nygaard-Christensen, Maj & Bexley, Angie (coord.) (2017), **Fieldwork in Timor-Leste, Understanding social change through practice**, Copenhague, NIAS-Nordic Institute of Asian Studies, pp. XV-261, photos noir et blanc.